

Enjeux de patrimoine, enjeux de mémoire dans la vieille ville de Rhodes

Pierre Sintès

(UMR TELEMME - Aix-Marseille Université - CNRS)

A la mémoire de Pierre Gentelle
(Rabat, 7 juillet 1933 - Paris, 4 octobre 2010)

« Khenchela est un lieu mystérieux de mon enfance où ma sœur allait chaque été, et moi jamais. (...) La description que faisaient mes sœurs et ma tante de la maison de mon grand-père est restée vive, énigmatique et captivante, comme celle d'un paradis interdit. (...) En novembre 2004, je suis allé pour la première fois à Khenchela avec mon fils Raphaël. J'ai découvert cette ville de l'Est algérien entre le massif des Aurès et le plateau des Nementchas, dans ce qui, au fil du temps et de l'exil est devenu pour nous le creuset des origines. (...). Le cinéma [de mon grand-père] n'existait plus, la synagogue avait disparu, mais nous avons pu entrer dans l'une des maisons familiales. J'y ai rencontré un vieil homme fatigué, malade, ému, qui avait été à l'école primaire avec mon père »¹.

Ces quelques lignes, tirées du récit que Benjamin Stora fait de son voyage dans la localité de naissance de son père située dans le Constantinois, apparaissent dans les premières pages de son ouvrage récent sur le destin des Juifs d'Algérie. Elles peuvent paraître fort évocatrices d'un mouvement particulier qui concerne aujourd'hui de nombreux espaces à travers le monde. En effet, Benjamin Stora, historien sur le tard de la communauté juive d'Algérie, qui s'est distingué par ses écrits ou par son engagement comme un scientifique non communautaire, semble toucher ici par la curieuse et impérieuse nécessité de visiter ces lieux que les récits de son enfance ont transformés, comme il le mentionne lui-même, en « creuset des origines ». C'est à un mouvement similaire que je me suis intéressé depuis maintenant plusieurs années² : celui de descendants d'une autre communauté juive de Méditerranée, issus de l'île de Rhodes, qui sont aujourd'hui dispersés de par le monde. Ils me sont apparus aux cours de ces recherches comme les acteurs d'un mouvement, comparable à celui rapporté par Benjamin Stora, appelé par certains « tourisme de mémoire » ou « tourisme des racines », un mouvement perçu comme irrésistible qui les ramène vers les lieux de leur propre naissance ou de celle de leurs ancêtres, dans l'ancien quartier juif de la vieille ville de Rhodes. Dans ce cas néanmoins, la configuration originale de ce site, et plus particulièrement de sa vieille forteresse médiévale, sa qualité de place forte du tourisme mondiale, permet plus qu'ailleurs

¹ Benjamin Stora, *Les trois exils juifs d'Algérie*, Paris, Hachette-littérature, collection « Pluriel », 2009, p.16.

² Ce travail a été réalisé entre 2005 et 2010 grâce au soutien de l'UMR 7303 TELEMME (AMU-CNRS), de l'Ecole française d'Athènes et du Centre de Recherches Français à Jérusalem.

de rendre visible l'imbrication d'un tel mouvement « de retour » avec les processus et les discours sur la patrimonialisation en cours dans cet ensemble architectural remarquable.

Les patrimoines de la vieille ville de Rhodes

La ville de Rhodes est située sur l'île du même nom, dans l'archipel du Dodécanèse, à l'Est de la mer Egée. Au cœur de celle-ci, s'élève une ville médiévale fortifiée, telle que l'on en trouve ailleurs autour du bassin méditerranéen. La vieille ville de Rhodes porte les nombreuses traces de la richesse et de la complexité de son histoire. Elle a été bâtie par les chevaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem qui s'étaient réfugiés dans l'île en 1309 après avoir dû quitter la Terre Sainte. Elle a connu, comme l'ensemble de la région, le règne des Ottomans à partir de 1523. Ceux-ci y ont construit des bâtiments monumentaux tels que des mosquées, un imaret, deux hammams, une medersa, une bibliothèque et la célèbre tour de l'horloge. Pourtant, malgré la construction de ces édifices marquants, la période ottomane est souvent présentée dans les ouvrages portant sur la vieille ville comme un temps d'abandon. Cette dernière se dégrade en effet et des catastrophes (incendies, tremblements de terre, explosions) conduisent à la destruction de quartiers entiers à l'intérieur de l'enceinte fortifiée. Ce sont les Italiens qui, au moment de devenir les nouveaux maîtres de l'île en 1913, instaurent les premiers une politique de conservation des monuments de la vieille ville : ils établissent un périmètre protégé, créent un office de sauvegarde des antiquités archéologiques, ainsi qu'un musée ethnographique et archéologique. Ce n'est que suite la seconde guerre mondiale que Rhodes est rattachée à l'Etat grec moderne en 1947. Dans la vieille ville, les nouvelles autorités poursuivent le travail de protection initié par leurs prédécesseurs. Elles s'appuient pour cela sur un arsenal réglementaire destiné à en préserver l'originalité. Cette politique connaît une reconnaissance internationale au moment du classement de la vieille ville au patrimoine de l'UNESCO en 1988. Au cours de l'après-guerre, les restaurations – qu'il faudrait appeler plutôt des reconstructions ou des réaffectations, se succèdent à Rhodes à toutes les échelles en plus de fouilles archéologiques, en relation étroite avec l'activité touristique qui s'y développe alors. L'île est en effet une destination de premier plan comme l'ensemble du Dodécanèse. Le site archéologique de Lindos est le second site le plus visité du pays après le Parthénon d'Athènes, ce qui rejaillit aussi sur la ville de Rhodes qui attire 1.250.000 touristes – sur les 12 millions de touristes internationaux qui se rendent en Grèce chaque année.

Pourtant, ces différentes activités de patrimonialisation ne semblent pas tenir compte complètement de l'histoire récente de cet archipel faite d'annexions, de mouvements de population et d'irrédentisme, et elles porteraient plutôt la marque d'une volonté de mise en valeur partielle et partielle d'un espace récemment rattaché par la Grèce. Ainsi, au cœur de la vieille ville, on peut apercevoir de nombreuses traces de la présence de communautés religieuses juive et musulmane qui ont été les seules à habiter ces quartiers depuis l'installation de la tutelle ottomane jusqu'au départ des Italiens³. Le patrimoine de ces minorités religieuses n'est pourtant que très peu mis en avant : on leur préfère les vestiges byzantins ou antiques qui prédominent largement sur les indications touristiques officielles. Cette constatation est tout à fait conforme au logo même chargé de signaler un site d'intérêt patrimonial en Grèce qui présente ces deux époques très explicitement par la stylisation d'un temple grec de l'antiquité auquel est accolé celle d'une église byzantine. Une telle préférence

³ D'après les témoignages, les Grecs étaient durant toute cette période cantonnés dans les faubourgs de la ville et ils ne pouvaient fréquenter la vieille ville que durant la journée mais en aucun cas y résider. Le soir, un coup de canon marquait la fermeture des portes de la ville (Vittorio Alhadeff, *Le Chêne de Rhodes, saga d'une grande ville sépharade*, Paris, Paris-Méditerranée, 1998).

conduit directement à la moindre mise en visibilité du patrimoine ottoman à Rhodes et donc de la présence de Musulmans sur l'île. Par exemple, un peu à l'écart de la vieille ville, le passant pourra trouver éloquent le face à face entre des murailles hellénistiques au raz du sol mais hautement signalisés par un panneau officiel et la majestueuse mosquée Murat Reïs datant du début du XVII^e siècle et laissée à l'abandon. Outre son entretien, ce témoin de la présence ottomane peut sembler, en quelque sorte, avoir été « anonymé » par l'absence totale de signalisation le concernant, ce qui est assez révélateur d'une volonté, au moins inconsciente, de ne pas les mettre en valeur. Une communauté musulmane de près de 2 000 personnes est néanmoins encore présente à Rhodes qui, contrairement aux autres régions de Grèce, et comme dans l'ensemble du Dodécanèse, n'a pas été soumise à l'échange de population gréco-turc de 1923⁴.

Il en va de même des vestiges de la présence juive. Cette communauté était pourtant présente à Rhodes depuis l'expulsion des Juifs d'Espagne en 1492. Depuis cette période, le quartier juif est localisé à l'Est de la ville forte. Il était appelé *Djuderia* (selon un terme en judezmo), et aujourd'hui *Evräiko* ou *Ovriaki* (en grec). Contrairement à la communauté musulmane mentionnée plus haut, la communauté juive a aujourd'hui complètement disparu de Rhodes après la très forte émigration de l'entre-deux-guerres⁵ et surtout la déportation par les troupes allemandes de ceux qui étaient restés sur place à la toute fin du second conflit mondial. Le 23 juillet 1944, 1 600 Juifs ont été déportés depuis Rhodes vers la Pologne. Seuls 150 d'entre eux ont survécu à la déportation⁶. Aujourd'hui, les descendants de ces survivants, comme ceux des émigrants de l'entre-deux-guerres, se trouvent majoritairement dispersés en Afrique du Sud, aux Etats-Unis, en Belgique, en Argentine et en Israël. Ils se reconnaissent toujours comme tels et se désignent entre eux sous le terme de *Rodeslis*. L'entrelacement des généalogies, et la mémoire douloureuse de cet exil marqué par la tragédie de la Shoah, ont sans doute contribué au maintien de cette identité tout au long des générations⁷.

En dépit de cette longue présence, la *Djuderia* ne porte plus que des traces peu visibles de ce passé si particulier. Le quartier a même été quelque peu délaissé en tant que tel par le mouvement de mise en valeur du patrimoine architectural initié depuis les années 1980. Comme on le constate assez bien en observant les deux images aériennes de sa partie Est, le quartier a été durement touché par les bombardements de l'aviation alliée en 1944 (voir illustration n°1). Avant guerre, il s'agissait d'un secteur d'habitation d'importance, qui était aussi le cœur du quartier religieux, avec cinq des sept synagogues de la ville, dont la plus grande (*Kahal Grande* ou *Kahal Gadol*), le collège rabbinique et l'Alliance israélite universelle dont le grand bâtiment apparaît au centre de l'image. Après guerre, difficile de ne pas observer que sa reconstruction, ou sa réhabilitation n'a pas été réalisée. Les entreprises récentes montrent que, plus encore, la valorisation actuelle du quartier ne mentionne que très

⁴ Cette échange de population, organisé sous l'égide de la Société des Nations, a conduit au transfert de près de 500 000 musulmans de Grèce vers la Turquie et de plus d'un million d'orthodoxes vers la Grèce. A cette époque, Rhodes et le Dodécanèse étant italien, la communauté musulmane y est demeurée.

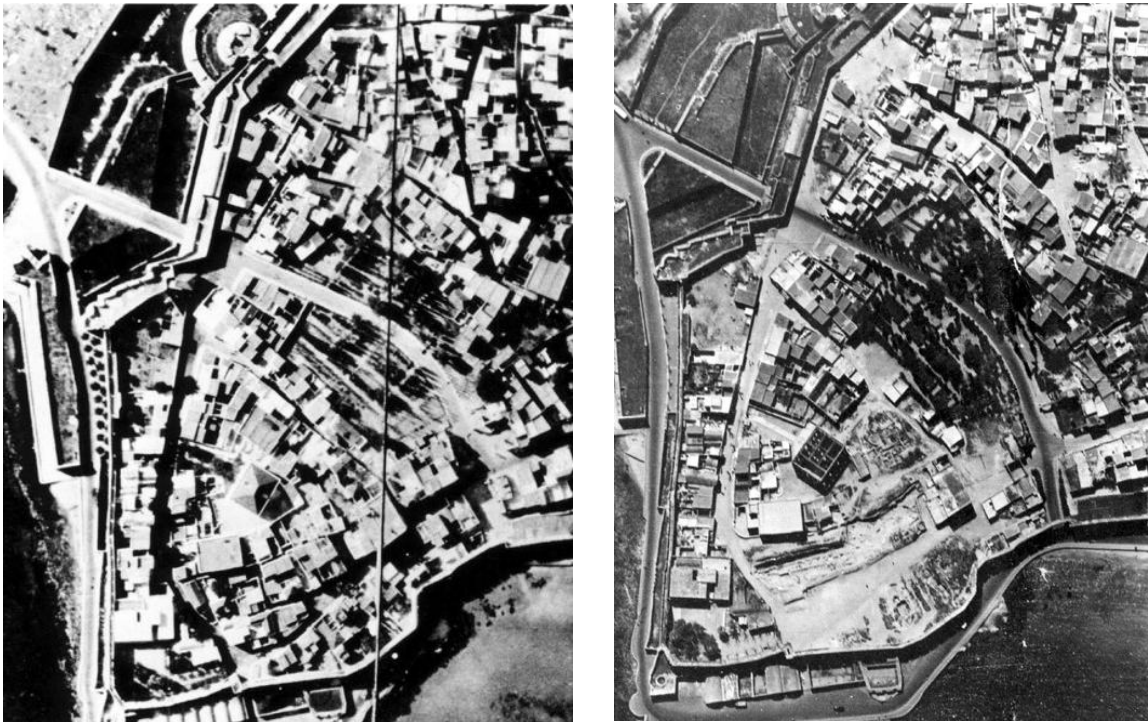
⁵ Cette communauté est alors passée de 5 000 à 2 000 personnes (Moïse Rahmani, *Rhodes, un pan de notre mémoire*, Paris, Romillat, 2000). Ces migrants, comme les autres personnes fuyant les îles du Dodécanèse, se sont rendus principalement en Afrique centrale et en Amérique du Nord et du Sud (Pierre Sintès, « 'Mi akodro de Rhodes' : Paroles d'une communauté juive de la mer Egée entre mémoire et actualité », dans Maryline Crivello (dir.), *Les échelles de la mémoire*, Paris, Actes Sud/MMSH, 2010, p. 75 à 107).

⁶ Pour le détail de la disparition de cette communauté, on pourra faire référence par exemple aux travaux d'Ester Fintz-Ménasché (Ester Fintz-Ménasché, *Gli ebrei a Rodi*, Milan, Guerini, 1991) ou au témoignage d'Hizkia Franco (Hizkia Franco, *The Jewish Martyrs of Rhodes and Cos*, Harare, Harper Collins, 1994).

⁷ La préservation de discours d'identification communs aux descendants de la communauté juive de Rhodes dispersés dans ces différents pays a été décrite dans différents travaux (voir par exemple Pierre Sintès, «(Re) construire la Juderia de Rhodes», *Ethnologie française*, n° 43, PUF, Paris, 2013, p. 19 à 30)

rarement son passé juif. Par exemple, la restauration de l' « hospice Saint Catherine » qui a reçu le prix Europa Nostra en 1997 ignore le fait que le bâtiment a abrité le principal collègue rabbinique de la ville, dont le rayonnement fut important en Méditerranée orientale. Dans un même ordre d'idée, on peut constater que la protection des vestiges antiques de la basilique paléochrétienne voisine de l'hospice a été réalisée alors que les restes de la grande synagogue qui lui sont attenants ont été laissés à l'abandon. Ces derniers ne bénéficient d'ailleurs d'aucune signalisation et n'apparaissent pas sur les indications touristiques.

Illustration n°1
Photo aérienne de l'Est de la vieille ville à la fin des années 1920 et en 1956⁸



Tourisme de (maison de) mémoire

« Une patrie, c'est de la glu »⁹

Il semble donc que la seconde guerre mondiale, puis, sur un autre mode bien entendu, la politique de patrimonialisation orientée des autorités grecques à Rhodes, soient venues à bout de la présence juive dans cette ville. Pourtant, c'est de manière d'abord discrète que cette présence s'est manifestée à nouveau, par le biais la venue régulière des descendants de cette communauté. De tels retours ont toujours existé à Rhodes, sous la forme de courts séjours « touristiques », mais c'est à partir des années 1980 que leur fréquence a augmenté en raison

⁸ Source : Elias Kolas, *Μεσαιωνική πόλη Ρόδου : έργα αποκατάστασης* (1985-2000) (La vieille ville de Rhodes : travaux de restauration). Rhodes, Ministère de la culture, bureau de suivi des travaux de la vieille ville de Rhodes, 2001.

⁹ Emil Cioran, *Ecartèlement*, Paris, Gallimard, 1979 ;

de la démocratisation du transport aérien¹⁰. Dans les années 1990, avec la disparition ou le vieillissement des derniers témoins, on constate que ces voyages prennent une dimension intergénérationnelle affirmée qui souligne le souci de transmission qui les anime. Les séjours sont toujours marqués par les mêmes éléments : la dimension mémorielle collective dont témoigne inmanquablement la visite au cimetière, à la synagogue et sur le parcours de mémoire qui se déploie dans la vieille ville, mais aussi familiale par la recherche de la maison de la famille. A l'image de Benjamin Stora à Khenchila, tous les *Rodeslis* vont en effet à la recherche de la maison de leurs ancêtres à Rhodes (voir illustration n°2). Cette quête n'est pas toujours facile et il faut parfois faire usage de son téléphone portable pour demander en direct les indications nécessaires à des témoins restés à l'autre bout du monde. Cet épisode du voyage rend souvent ces touristes bien particuliers quelque peu mélancoliques car ils mesurent alors la différence qui existe entre le présent de Rhodes et le passé vécu par leurs ancêtres sur ces lieux. Ils mesurent aussi tout ce qui les sépare des générations passées comme le laisse entendre le témoignage suivant.

Visiter Rhodes en famille

Sally est installée en Israël depuis 1973. Elle est née à Seattle de parents Rhodiens mais l'a quitté alors qu'elle avait une vingtaine d'années vers la terre promise. Elle profite de cette proximité géographique pour visiter Rhodes une première fois en 1974. En mai 1999, elle décide de se lancer dans l'organisation d'un *family trip*. C'est elle qui s'est occupée de tout avec un cousin des Etats-Unis. Cela a pris une année entière pour contacter toute la famille, car les gens étaient aussi bien en Israël, à Bruxelles ou aux Etats-Unis. En tout, ce ne sont pas moins de 37 personnes (de 3 à 81 ans) qui se sont retrouvées au mois de mai à Rhodes. Certains étaient cousins mais ne se connaissaient même pas.

« Ca a été un grand moment. Juste 60 ans après le départ de nos ancêtres de l'île ». Certains étaient revenus à Rhodes depuis, d'autres pas. « Là-bas, les plus âgés semblaient retrouver leur jeunesse. Ils avaient tellement plus d'énergie ! Ils abordaient les touristes et leurs proposaient de leur raconter l'histoire du quartier. On a beaucoup parlé et c'est ainsi que l'on a pu collecter aussi de très nombreuses informations sur les lieux où vivait ma famille. On a marché dans la vieille ville guidé par un oncle. On est allé au cimetière et à la synagogue. Mais nous sommes aussi allés voir les maisons des uns et des autres. A un moment, ma mère m'a dit brutalement : 'je suis née dans cette maison' et elle est partie d'un seul coup. Elle est alors montée jusqu'à l'étage avec une énergie que je ne lui connaissais pas, elle qui est plutôt apathique d'habitude ».

Elle n'est jamais retournée à Rhodes depuis. Il faut dire que tous les anciens vieillissent peu à peu et ils ne pourraient peut-être pas recommencer un aussi long voyage. Sans eux, ce serait difficile aussi de retrouver les choses intéressantes à voir : « Je serai désolée que ce ne soit qu'un voyage touristique. Nous avons besoin d'eux pour ce type d'expérience. Le marché aux poissons... je ne peux pas le trouver sans eux, et je n'en profiterai pas sans la petite anecdote qui va avec... »

Illustration n°2 Identification et visite de maisons de famille : une étape obligée

¹⁰ Pour une étude plus complète de l'évolution de ces retours, voir l'article paru dans le numéro spécial de la revue *Téoros* sur le tourisme des racines (Pierre Sintès, « Retrouver Rhodes », *Téoros, Revue francophone de recherche en tourisme*, numéro spécial « Le tourisme des racines », Presses universitaires du Québec, 2010, p.37à 45).



Photos : P. Sintès, 2009 & S. Amira-Weiss, 1999

Cette découverte du quartier, et *a fortiori* la recherche de la maison de famille, est une occasion presque unique d'établir un lien avec les habitants actuels de l'ancien quartier juif. Ces nouveaux occupants sont généralement les plus pauvres des *paliopolitès* (habitants de la vieille ville). Il s'agit des familles de villageois venus des campagnes rhodiennes, ou de réfugiés des autres îles du Dodécanèse arrivés à Rhodes juste après la Seconde Guerre mondiale à cause de la famine qui sévissait alors.¹¹ Il est bon de noter qu'ils ne sont donc que très rarement d'anciens voisins qui auraient connu la coexistence passée avec les Juifs dans ce quartier¹². Ils n'ont d'ailleurs qu'une idée très floue du judaïsme, faite des stéréotypes les plus courants. Les seuls qui ont conservé le souvenir de la présence des Juifs à Rhodes sont les Musulmans de la vieille ville qui les associent généralement à une époque révolue : celle d'une vie paisible et plus harmonieuse. Pour autant, les habitants accueillent souvent les descendants des *Rodeslis* venus connaître ou retrouver leurs anciennes demeures de familles dans les cours et les entrées des maisons. Ils sont aussi contents de les voir s'éloigner sans faire trop de scandale tant les problèmes fonciers sont nombreux dans ce quartier.

Evoquer cette situation conduit à revenir un instant sur l'évolution des propriétés après guerre. Dans la *Djuderia*, la transmission des biens aux héritiers des migrants ou des déportés n'a pas toujours pu avoir lieu pour des raisons qui tiennent à la législation grecque : dans le Dodécanèse comme dans tous les espaces frontaliers de la Grèce, les étrangers ne pouvaient en effet pas posséder légalement des terres ou des maisons jusque dans les années 1980, car ces îles périphériques et proches de la Turquie étaient réputées stratégiques pour la défense nationale. Pour cette raison, les rescapés des camps de concentration, ou leur famille, se sont souvent vu refuser la possibilité de récupérer leurs propriétés ou celles de leurs parents, car ils étaient tous citoyens italiens ou turcs. Pour cette raison, très rares sont les Juifs de Rhodes qui ont pu retrouver des biens dans le quartier. Deux descendants seulement y habitent leur maison à présent et ils ne sont d'ailleurs pas des résidents permanents. D'autres ont pu recouvrer les biens de leur famille qu'au prix de démarches nombreuses et fastidieuses mais ils les ont souvent revendus pour ne pas affronter de nouveaux problèmes ou sont encore en procès. Dans la majorité des cas, les familles des anciens occupants ne possèdent donc plus de maison dans la *Djuderia*. Les nouveaux habitants en revanche ont pu parfois se faire établir des titres de propriété car ces maisons étaient considérées comme des biens fonciers

¹¹ Georges Skevofylakas, *Koinwoniologikē Meletē palias pōlis Rōdou - Poiótita zōhēs* (Etude sociologique de la vieille ville de Rhodes – Niveau de vie). Rhodes, Compte-rendu de l'étude conjointe effectuée pour le compte des services archéologiques et de la ville de Rhodes, 1988.

¹² On est donc bien loin du lien décrit par Joëlle Bahboul pour les Juifs d'Algérie, même si le mouvement de retour aux sources qui anime les *Rodeslis* pourrait lui être comparé (Joëlle Bahboul, *La maison de mémoire, Ethnologie d'une demeure judéo-arabe en Algérie, (1937-1961)*, Paris, Métaillé, 1992).

abandonnés. Mais ce sont surtout la municipalité ou les services archéologiques qui en sont devenus les gestionnaires ou les propriétaires légaux. D'ailleurs la propriété publique dans la vieille ville concerne très essentiellement le quartier juif : 148 sur les 204 lots possédés par les services archéologiques dans la ville médiévale sont situés dans l'ancienne *Djuderia*. Le blocage de la situation foncière est vu par de nombreux acteurs comme le principal élément d'explication du mauvais état actuel du quartier évoqué plus haut.

Les inflexions du dispositif de mémoire

Pourtant, depuis 2009, une transformation assez nette semble s'être opérée dans le positionnement de cette mémoire sur la scène urbaine. En effet, depuis le début des années 2000, il semble que la mémoire des Juifs de Rhodes connaisse une sorte d'institutionnalisation à travers l'intervention d'acteurs puissants. Cette transformation des pratiques et de l'espace de ce quartier se caractérise par deux aspects assez significatifs. En premier lieu, il s'agit de la mise en place d'un véritable équipement mémoriel autour de la rénovation en 2004 de la synagogue Shalom, la seule à être encore en activité dans le Dodécanèse. Depuis sa restauration, le lieu de culte lui-même accueille un grand nombre de touristes et il est devenu un point de ralliement pour les descendants de *Rodeslis* qui peuvent désormais s'y rendre à l'occasion des fêtes religieuses du calendrier hébraïque, ou pour y célébrer des événements de la vie familiale. De plus, au cours des dernières années, la grande activité des mécènes a conduit à la mise à disposition du public d'un matériel de mémoire essentiellement constitué de photographies datant du début du 20^e siècle. Ce travail de mémoire a même abouti en juillet 2007 à l'ouverture d'un musée, dans un espace attenant à la synagogue. Il permet l'exposition d'objets recueillis dans le monde entier par son fondateur, avocat de Los Angeles, petit-fils d'un Juif de Rhodes. On y trouve aussi une suite de panneaux retraçant l'histoire de la communauté et expliquant sa disparition en grec et en anglais.

Depuis 2010, il est intéressant de noter que ce complexe a été encore augmenté de nouveaux bâtiments : on y a construit et rénové des toilettes et une petite cour mais, surtout, les bureaux de la communauté, qui se trouvaient jusqu'à présent dans un local situé à l'autre bout de la vieille ville, et un magasin de souvenir ont été installés à proximité. La « mise en tourisme » du lieu s'affirme chaque année un peu plus : on propose des activités comme d'écrire le prénom des visiteurs en alphabet hébraïque, on vend des livres ou des documents en relation avec l'histoire juive de l'île, avec les traditions de la communauté mais aussi sur les Juifs de Grèce ou le judaïsme en général. On note que ces visites sont de plus en plus codifiées : les personnes ressources sont désormais badgées. Elles fournissent des *kipot* aux hommes pour qu'ils se conforment à l'obligation d'avoir la tête couverte dans la synagogue, des châles aux femmes pour qu'elles ne montrent désormais plus leur épaules. Cette belle organisation, cette nouvelle codification, fait place au joyeux bricolage des premiers temps. Elle semble montrer que l'on est entré dans une nouvelle phase, où l'accueil des visiteurs fait l'objet d'une plus grande attention. Celui-ci est à présent marqué par l'affirmation d'un ensemble d'objets et de pratiques que l'on pourrait percevoir comme étant du domaine d'une certaine « judéoconformité », renvoyant à la production majoritaire émanant largement d'Israël ou des Etats-Unis. Il s'agit par exemple des objets vendus dans le magasin de souvenirs, qui sont surtout destinés à la liturgie domestique ou synagogale que l'on pourrait retrouver dans tous les magasins d'articles liturgiques du monde juif. De la même manière, les pratiques de dévotion des visiteurs juifs, en particulier israéliens, dans la synagogue semblent aussi porter

cette marque¹³ : prières expéditives qui rappellent une dévotion routinière assez éloignée du recueillement que les survivants ou les « touristes des racines » manifestent habituellement.

Illustration n°3
La mise en place d'un dispositif de visite
à la synagogue Shalom de Rhodes



Photos : P. Sintès, 2010

C'est une même forme de standardisation qui peut sembler s'être opérée en ce qui concerne la commémoration de la mémoire des déportés. Cette manifestation se tient chaque année depuis 2001, le 23 juillet dans la vieille ville, au beau milieu de la *kai ancha*, la principale place de l'ancien quartier juif. Immanquablement, la journée de la commémoration proprement dite débute par une cérémonie religieuse à la synagogue Shalom et par le discours des officiels. Cette cérémonie est suivie d'un dépôt de gerbes au monument commémoratif construit en 2002. Il s'agit aussi d'un acte officiel de la république hellénique, comme l'attestent les interventions des autorités ainsi que la présence de la fanfare municipale qui joue l'hymne national grec pour clore les dépôts des gerbes. Au cours des années, une tendance à l'« hellénisation » de cet événement a pu être observée avec l'apparition de discours en grec effectué en 2010 jusque sur la place même de la commémoration (et non plus uniquement dans l'enceinte de la synagogue), permettant aux habitants ou aux passants de comprendre le sens de la commémoration. L'acceptation de cette manifestation apparaît aussi doucement dans l'évolution du discours des autorités municipales et préfectorales grecques à cette occasion, puisque l'on est passé d'une somme de remarques sur les relations israélo-palestiniennes à des discours plus consensuels sur la place historique du judaïsme dans la vieille ville et sur sa contribution au développement local de l'île de Rhodes.

Il faut dire que la présence juive à Rhodes et la réhabilitation du patrimoine de cette communauté semblent concordantes avec l'activité menée par ces mêmes autorités. En matière de réhabilitation patrimoniale, elle se fait accepter en s'appuyant sur l'ensemble des principes canoniques du respect et de la mise en valeur du passé prônée par l'UNESCO. Par ailleurs, l'affichage multiconfessionnel de la population de la vieille ville, héritage du passé ottoman, peut aussi apparaître comme compatible avec les « charmes de l'orient » qui se lisent dans différents produits touristiques proposés dans la vieille ville : objets métalliques ouvragés, tapis, hammam, loukoums, céramiques – en bonne partie importés de la Turquie

¹³ C'est surtout le cas du tourisme de croisière bon marché qui fait escale à Rhodes en été et qui concerne en majorité des touristes israéliens pressés, que les guides locaux mènent presque directement du débarcadère à la synagogue avant de les abandonner à la découverte de la vieille ville.

toute proche. Dans ce cadre, la diversité religieuse peut apparaître comme un élément susceptible de redonner à la vieille ville sa « patine ottomane » dans laquelle les Juifs seraient de parfait figurants pour participer au renouvellement de l'attractivité touristique de Rhodes.

Patrimonialisation : uniformisation ou particularisation ?

Ces dernières remarques éclairent donc d'une manière originale le processus de mise en patrimoine de la vieille ville de Rhodes et son rapport avec la diversité ou la polyphonie des mémoires. Comme on l'a exposé dans la première partie de ce texte, le mouvement de patrimonialisation conduit par les autorités grecques passe par la simplification de l'histoire de l'île telle qu'elle est présentée – essentiellement aux touristes – en atténuant ou en gommant la présence de communautés non conformes à la narration nationale à Rhodes. Pourtant, ces positions sont aujourd'hui affaiblies par la possibilité qu'ont ces différents groupes – c'est aussi vrai pour les Musulmans – de s'appuyer sur des processus liés à la mondialisation comme le renforcement des liens transnationaux grâce au développement des communications ou du transport d'une part, mais aussi leur adaptation au consensus patrimonial et touristique de l'autre¹⁴, qui est un mode très efficace permettant d'inscrire leurs actions dans un ensemble de normes perçues comme légitimes *a priori*. D'un autre côté, cette adoption des normes du patrimoine comporte une dimension spéculaire forte pour de tels groupes. Elle dicte à présent une manière de se présenter voire de se penser, de se regarder (comme dans un miroir) pour les descendants des Juifs de Rhodes. Cela passe donc ici aussi par une simplification, une normalisation de l'expression de cette appartenance autour des codes imposés par ses promoteurs. Un tel mouvement se fait clairement au dépend des modalités plus improvisées des premiers temps, ce qui se manifeste par les querelles qui peuvent se nouer chaque année entre les acteurs de cette revitalisation à propos des bonnes pratiques à adopter.

Quelle que soit l'échelle à laquelle on l'envisage, la mise en patrimoine passe donc visiblement à Rhodes par une mise en normes de l'espace et de ces pratiques. En cela, elle ne manque pas de rappeler les remarques que Ferdinand de Saussure faisait sur l'évolution des langues. Celles-ci seraient en effet soumises à deux mouvements d'apparence opposés qu'il appelle force d'intercourse (l'unification des dialectes au fur et à mesure que les déplacements et les échanges se multiplient) et esprit de clocher (le renforcement des particularités linguistiques régionales en réaction à la standardisation) (F. de Saussure, 1989 [1916], p. 465). Ce double mouvement, qui lui paraissait au départ paradoxal, a fini par lui sembler procéder de la même tendance : celle de l'uniformisation ou de l'intégration, saisie néanmoins à des échelles différentes. Il en irait de même avec cette patrimonialisation de la mémoire à Rhodes. Si elle conduit à l'échelle de la vieille ville à simplifier et homogénéiser l'histoire de l'île en en faisant disparaître les minorités, un même processus serait à l'œuvre au cœur même de ces communautés minoritaires, qui uniformisent leur histoire et leur présentation aux visiteurs, en se conformant aux modalités d'un discours de patrimoine.

¹⁴ Sur la complexité de ces processus, voir Julien Bondaz, Cyril Isnart et Anaïs Leblon, « Au-delà du consensus patrimonial », *Civilisations*, 61-1, 2012, pages 9 à 22.

Bibliographie

Alhadeff Vittorio, *Le Chêne de Rhodes, saga d'une grande famille sépharade*, Paris, Paris-Méditerranée, 1998.

Bahboul Joëlle, *La maison de mémoire*, Ethnologie d'une demeure judéo-arabe en Algérie (1937-1961), Paris, Métailié, 1992.

Bondaz Julien, Isnart Cyril et Leblon Anaïs, « Au-delà du consensus patrimonial », *Civilisations*, 61-1, 2012, pages 9 à 22.

Cioran Emil, *Écartèlement*, Paris, Gallimard, 1979

Fintz-Menascé Ester, *Gli ebrei a Rodi*, Milan, Guerini, 1991.

Franco Hizkia, *The Jewish Martyrs of Rhodes and Cos*, Harare, Harper Collins, 1994.

Kollias Elias, *Μεσαιωνική πόλη Ρόδου : έργα αποκατάστασης* (1985-2000) (La vieille ville de Rhodes : travaux de restauration). Rhodes, Ministère de la culture, bureau de suivi des travaux de la vieille ville de Rhodes, 2001.

Rahmani Moïse, *Rhodes, un pan de notre mémoire*, Paris, Romillat, 2000.

Saussure (de) Ferdinand, *Cours de linguistique générale, édition critique par Rudolf Engler*, Volume n°1, Wiesbaden-Erbenheim, Harrassowitz Verlag, 1989 [1916].

Stora Benjamin, *Les trois exils juifs d'Algérie*, Paris, Hachette-littérature, collection « Pluriel », 2009.

Sintès Pierre, « 'Mi akodro de Rhodes' : Paroles d'une communauté juive de la mer Egée entre mémoire et actualité », dans Marilyne Crivello (dir.), *Les échelles de la mémoire*. Paris, Acte Sud/MMSH, 2010a, pages 75 à 107.

Sintès Pierre, « Retrouver Rhodes », *Téoros, Revue francophone de recherche en tourisme*, numéro spécial « Le tourisme des Racines », Presses universitaires du Québec, 2010b, pages 37 à 45.

Sintès Pierre, «(Re) construire la Juderia de Rhodes», *Ethnologie française*, n° 43, PUF, Paris, 2013, pages 19 à 30)

Skevofylakas Georges, *Κοινωνιολογική Μελέτη παλιάς πόλης Ρόδου - Ποιότητα ζωής* (Etude sociologique de la vieille ville de Rhodes – Niveau de vie). Rhodes, Compte-rendu de l'étude conjointe effectuée pour le compte des services archéologiques et de la ville de Rhodes, 1988.